

Louis Chevalier. — *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX e siècle*, 1958

A. Alba

---

Citer ce document / Cite this document :

Alba A. Louis Chevalier. — *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX e siècle*, 1958. In: Revue d'histoire moderne et contemporaine, tome 7 N°1, Janvier-mars 1960. pp. 73-76;

[https://www.persee.fr/doc/rhmc\\_0048-8003\\_1960\\_num\\_7\\_1\\_2714](https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1960_num_7_1_2714)

---

Fichier pdf généré le 09/04/2018

---

---

## COMPTES RENDUS

---

---

Louis CHEVALIER, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Plon, 1958, XXVIII, 566 p., 13 plans et graphiques en dépliants, 2 400 F.

M. Chevalier s'est donné pour tâche d'écrire l'histoire sociale de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas le premier à explorer ce terrain ; mais, démographe autant qu'historien, il a été frappé, en étudiant les travaux de ses prédécesseurs, de constater dans ce domaine ce qu'il appelle « l'imperméabilité de l'histoire à la démographie ». Or, à ses yeux, la démographie peut seule donner une base solide aux études de l'historien, parce qu'elle lui permet d'atteindre ce que Halbwachs appelait « la substructure biologique de toute vie sociale ». Pour le prouver, L. C. va étudier le Paris de la Restauration et de la Monarchie de Juillet et montrer comment on peut intégrer la démographie à l'histoire — c'est-à-dire, pour reprendre sa propre expression, déceler « l'influence des caractères physiques des populations sur les différents aspects de l'existence individuelle et collective, sans la connaissance desquels il ne saurait y avoir de description des sociétés ».

\* \* \*

Le point de départ de l'auteur est le suivant : les historiens, qui décrivent le Paris de 1815 à 1850, n'insistent pas sur le rôle qu'y jouait la *criminalité*. Or les statistiques de l'époque, aussi bien que les grands romans du temps (*Comédie humaine*, *Les Misérables*, *Les Mystères de Paris*), la mettent au premier plan. Alors que, jusque-là, le crime semblait quelque chose d'extraordinaire, à quoi l'on s'arrêtait surtout pour son aspect romanesque, émouvant, horrible peut-être mais du moins anormal, les contemporains insistent maintenant sur sa fréquence et surtout sur sa diffusion : il semble « émaner de la totalité des masses populaires » et caractériser leur état social. Les grands statisticiens du temps, un Parent-Duchâtelet, un Villermé, un Buret voient dans la criminalité l'un des faits qui jettent le plus de lumière sur les conditions générales d'existence de la majorité des Parisiens. Leurs travaux ont tout de suite un grand retentissement : les journaux en résument les conclusions et l'opinion publique se passionne pour ces problèmes — surtout depuis la parution, en 1825, de la *Gazette des Tribunaux* et la publication, en 1828, du premier volume des *Mémoires* de Vidocq. Sous la pression de l'opinion, Balzac et surtout Hugo et E. Sue donnent au crime une place de premier plan dans leur description de Paris. L. C. (pour qui « la description de l'opinion concernant les faits n'est pas moins importante [pour l'historien] que la description des faits ») décèle avec beaucoup de finesse cette contrainte de l'opinion sur les romanciers : elle apparaît non pas tant dans l'analyse qu'ils font de l'idéologie sociale de leur temps (car l'opinion ne se confond pas du tout avec l'histoire des idées), mais « dans ce qu'ils n'ont pu éviter de dire », dans les thèmes que l'opinion de la masse leur a, pour ainsi dire, imposés. Nous discernons ainsi chez Balzac le passage de l'ancienne manière de traiter le « thème du crime » à la nouvelle manière : « Criminalité non plus exceptionnelle, mais générale et véritablement sociale. » Même évolution chez Hugo quand on compare le *Dernier jour d'un condamné* (écrit en 1828) et *Les Misérables* : dans ce dernier roman (tout au moins dans le premier état du manuscrit), c'est la contrainte, subie par lui plus ou moins inconsciemment, de l'opinion publique qui explique la place donnée par Hugo au thème des barrières, à celui des égouts, à celui des enfants

errants (dont Gavroche). L'étude détaillée et comparée des œuvres littéraires et des statistiques oblige donc à conclure que le thème criminel, pourtant dédaigné par les historiens, devrait occuper la première place dans une étude sociale du Paris de la Restauration et de la Monarchie de Juillet : c'est le moment en effet où, pour reprendre les mots de L. C., « de pittoresque le crime devient social... Le problème du crime n'est que l'expression du problème social ».

\* \* \*

Si Paris est une ville criminelle, c'est que, une minorité de la fortune exceptée, Paris est une ville *malade* : aux yeux des statisticiens du temps, sa criminalité n'est qu'un effet de son état pathologique. Ils notent dans les quartiers pauvres le teint livide, la diminution de la taille, une morbidité accrue, bref un état général de faiblesse et d'usure physiques. Et ils expliquent cet état malsain par l'afflux brutal d'immigrants que l'équipement urbain, resté presque sans changement, est incapable d'accueillir et d'assimiler. A la lente progression, parfois même à la stagnation des siècles prudents, succède un « soudain envahissement humain » : de 425 000 habitants peut-être en 1684, de 550 000 en 1801, la population parisienne passe à 714 000 en 1817, à 866 000 en 1836, à plus de 1 million en 1846. Pendant le règne de Louis-Philippe ce sont quelque 350 000 immigrants qui s'installent à Paris. La plupart sont des hommes et dans la force de l'âge : d'où un rajeunissement de la population, en même temps qu'une diminution marquée, dans les milieux ouvriers, du pourcentage du sexe féminin — et cela, note l'auteur, « particulièrement dans les groupes d'âges où le déséquilibre des sexes retentit le plus fortement sur tous les aspects de la vie sociale ».

Or, quelle est la situation matérielle et morale de ces nouveaux venus ? Les quartiers neufs étant réservés aux classes aristocratique et bourgeoise, c'est dans les vieux quartiers déjà surpeuplés que les immigrants s'installent, réduisant encore le peu d'espace et d'air dont jouit chaque habitant. Parmi eux, les quelque 50 000 qui, en 1846, logent en garni dans des conditions affreuses, sont « plutôt campés qu'installés » : de là, le nom de *nomades* qui leur est souvent appliqué, même dans les documents officiels. Plus grave encore que le manque de logements est l'inadaptation de l'équipement général à la population nouvelle. On a fait des églises, des ponts, des casernes, des théâtres, des marchés, des écoles plutôt que des canalisations, des fosses d'aisance, des égouts, des hôpitaux, des cimetières. « Sans égard à l'existence quotidienne des masses », on n'a pas nettoyé ni assaini la ville ; l'immonde Montfaucon, dépôt des matières fécales et chantier d'équarrissage, continue de l'empoisonner. Ajoutons que des dizaines de milliers de travailleurs, accablés par l'implacable concurrence qu'ils se font les uns les autres sur le marché du travail, sont journalièrement guettés par le chômage, c'est-à-dire par la faim. Ainsi s'explique cette « misère monstrueuse », qui atteint « en permanence et dans les meilleurs moments près du tiers de la population de Paris ». Aussi la mortalité fait-elle rage parmi les travailleurs, et même dans les périodes où la conjoncture économique n'est pas défavorable. Ainsi s'explique également l'accroissement des cas de folie et des suicides. Voilà bien l'état pathologique, l'état malsain dont nous parlions plus haut. Toute une série de tableaux et de croquis statistiques, très clairement commentés, montrent, jusque dans le dernier détail et quartier par quartier, rue par rue, l'inégalité des habitants devant la vie et devant la mort, selon leur état misérable ou aisé : ils mettent en pleine lumière les « fondements biologiques de l'histoire sociale », c'est-à-dire les conditions physiologiques de vie des malheureux qui sont « aux confins de l'économie, de la société et presque de l'existence ».

Comment cette détérioration physique ne s'accompagnerait-elle pas d'une détérioration morale semblable ? Le concubinage accru et la prostitution augmentent le nombre des enfants illégitimes, donc de la mortalité infantile,

soit naturelle (les conditions de l'élevage en nourrice sont affreuses), soit criminelle (les infanticides sont « pratique courante »). Ce sont enfin les violences de toute sorte « qui vont du crime à l'émeute... et à la révolution en passant par toute une gamme de violences mineures, d'empoignades et de coups de poing, qui ne sont elles-mêmes bien décrites que par référence à ces conditions démographiques et biologiques... de santé, de fatigue, de nourriture, de boisson, de sommeil, aisément lisibles dans les statistiques de population et d'hygiène ». Buret l'avait bien vu, qui écrivait en 1840 : « L'extrême misère est une rechute en sauvagerie. » Ceux-là même qui arrivent à Paris avec les qualités de leur province les perdent : la capitale leur impose l'état pathologique dont elle souffre. Un véritable déterminisme moral fait d'eux, presque nécessairement, des éléments malsains. « Non seulement, dit L. C., Paris rend malade, étiole et tue, mais en même temps il pousse à la déchéance. »

\* \* \*

L'afflux des immigrants d'une part, la détérioration de l'ensemble des travailleurs de l'autre, expliquent le sentiment des contemporains qu'il y a désormais à Paris comme *une ville nouvelle*, différente de la ville traditionnelle, vivant « en marge d'elle..., non seulement au point de vue économique, mais aussi et surtout au point de vue biologique, dans sa manière de naître, de vivre, de procréer, de souffrir, de mourir », différente aussi « dans ses attitudes et son comportement qui correspondent à ces différences et pour la description desquels il est également nécessaire d'aller jusqu'à ces faits biologiques, qui en soulignent la violence et la continuité ». Pleins d'effroi et de mépris, les bourgeois parlent de « nouveaux sauvages », de « nouveaux barbares ». Balzac insiste dans *La fille aux yeux d'or*, écrite en 1835, sur « ce peuple horrible à voir, hâve, jaune, tanné, la physionomie cadavéreuse... infernale des figures parisiennes ». Et, dans ce temps où les travaux de Cabanis, de Lavater et de Gall avaient mis à l'ordre du jour la théorie des rapports étroits du physique et du moral, Balzac conclut de la laideur physique à la perversion morale. Ce n'est pas tout. La bourgeoisie, qui avait d'abord limité ces jugements à la « lie du peuple », les étend maintenant au peuple tout entier et finit par confondre en un même ensemble repoussant et abject, les criminels et les ouvriers, les « classes dangereuses » et les « classes laborieuses ».

Le curieux est que les travailleurs parisiens, dans leur grande masse, ne se font pas d'eux-mêmes une opinion très différente. C'est ce que montre leur littérature : chansons, plaintes, poèmes, journaux, mélodrames, romans — bref tous ces textes qui donnent l'exact tableau de la « civilisation populaire » à cette époque. Comme la bourgeoisie, le peuple ne distingue pas nettement les classes dangereuses et les classes laborieuses. Comment le pourrait-il ? N'ont-elles pas même recrutement, même misère, même comportement et même destin ? Ne sont-ils pas inextricablement unis, ces malheureux qu'un bourgeois de Juillet montre « revêtu(s) à peine de quelques haillons et râlant la faim, le froid, l'hiver, l'injustice, l'horreur, le cachot, le bourreau » ? Hugo, lui aussi, le sait bien : quand il parle des « bas-fonds », il a en vue de bien plus larges effectifs que les groupes criminels et, sous le terme de « Misérables », il englobe à la fois tout ce qui est misère et tout ce qui, par suite de la misère, est déjà tombé au crime. Preuve plus nette encore de cette confusion : l'évolution des *Mystères de Paris*. Eugène Sue ne pensait à décrire que les bas-fonds criminels, il voulait présenter les « sauvages » de notre civilisation, comme Fenimore Cooper venait de présenter les « sauvages » d'Amérique. Mais, très vite, et sous la contrainte collective de ses lecteurs ouvriers, qui se reconnaissaient dans le tableau qu'il leur présentait, Sue fut obligé de faire de son livre l'épopée douloureuse des classes laborieuses tout entières — l'excessive misère devant conduire presque nécessairement au crime. Par là même les ouvriers acceptent, eux aussi, de se considérer comme une classe à part, absolument distincte de la bourgeoisie et rivale d'elle. Daniel

Stern exprimera le fait en une phrase lapidaire, quand elle évoquera « la fraction importante des classes populaires qui, par un concours de circonstances en quelque sorte fatal, en était venu [en 1848] à former une classe à part, comme une nation dans la nation, et que l'on commençait à désigner sous un nom nouveau : le prolétariat industriel ». Cet antagonisme social entre la bourgeoisie et le peuple se marque d'un côté par l'application impitoyable d'un code pénal féroce, de l'autre par des attitudes et des comportements de violence.

Tout cela en temps normal. Vienne une circonstance anormale comme le choléra de 1832 (1), cette épidémie n'apprendra rien au démographe malgré les 18 000 décès qu'elle a causés à Paris. « Peu importe en effet, dit L. C., ce microbe monté de proche en proche des bouches du Gange ; ce qui compte c'est la vieille misère, le vieux fonds de sous-alimentation, de fatigue. » Du moins le choléra a-t-il contribué à mieux mettre en lumière « les fondements biologiques de la misère ouvrière, c'est-à-dire l'état normal d'une population réduite en permanence à l'extrême limite de la résistance physique ». Surtout il a brutalement avivé l'antagonisme social, et les réactions furieuses des ouvriers. Ceux-ci sont convaincus que l'épidémie est la conséquence d'une tentative d'empoisonnement du peuple par le gouvernement et les bourgeois. De là un redoublement de violences de leur part : des assassinats, puis l'émeute aux funérailles du général Lamarque. Et les horreurs du cloître Saint-Merry achèvent de montrer que, « pour les gens du peuple comme pour les bourgeois, c'est en termes de vie et de mort que se trouve posé le problème social ».

\* \* \*

Ce bref exposé ne peut que suggérer l'infinie richesse de ce maître livre. Œuvre de pionnier d'abord et de méthodologiste qui plaide pour l'union intime de la démographie et de l'histoire et pour l'intégration dans l'histoire sociale des « fondements biologiques », à côté (non à la place) des données purement économiques. Application magistrale, ensuite, de cette méthode à l'étude du Paris de 1815 à 1850. Par la maîtrise du sujet, par l'art d'interpréter en termes d'historien les statistiques démographiques, par la finesse d'analyse dans le commentaire des œuvres littéraires, par la forte charpente et l'admirable lucidité d'un exposé qui, par moments, frémit d'une émotion contenue, l'ouvrage de L. C. s'apparente aux plus belles réussites d'un André Siegfried.

A. ALBA.

David H. PINKNEY, *Napoleon III and the rebuilding of Paris*, Princeton University Press, 1958, in-8°, 245 p., illustrations, cartes et index.

On comprend que la « reconstruction » de Paris par Napoléon III, Haussmann et leurs collaborateurs ait intéressé M. Pinkney. Jamais peut-être n'a-t-on transformé en aussi peu de temps une aussi grande cité. Aujourd'hui encore, l'ampleur de l'œuvre étonne. La matière est d'ailleurs plus attrayante qu'aisée à traiter. Beaucoup de sources ont disparu en 1871. Les rapports administratifs, les débats des assemblées ont subsisté, mais ils ont été utilisés. Il est malaisé de trouver de l'inédit. L'excellente bibliographie montre que l'auteur a épuisé la documentation existante. Le sujet ne pourra plus être renouvelé que par le recours à des éléments extérieurs : histoire des populations, conjoncture financière, étude de la construction privée et des grandes compagnies d'entrepreneurs ou des sociétés d'assurances. C'est dire qu'il y faudra des années, la convergence d'un groupe de travaux patients : la tâche passe les forces d'un seul homme. Et encore on présume que certaines lacunes subsisteront. Revenant

(1) Louis CHEVALIER est revenu sur l'épidémie de 1832, à Paris, dans un volume publié également en 1958 : *Le choléra* (Bibliothèque de la Révolution de 1848).